

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

La Haye. Provinces.
Pour un an. 26 fr. 30 fr.
six mois. 14 fr. 16 fr.
trois mois. 7 fr. 8 fr.

PRIX DES INSERTIONS.

Des premières 5 lignes fr. 1.50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION.
à La Haye, Loge Nieuwekerk, derrière le Prinsengracht, N^o 12.

BUREAU POUR L'ABONNEMENT.
ANNONCES,
chez M. Van Weelden, libraire, Spui, à La Haye.

Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction francs de ports.

LA HAYE, 13 Juin.

Le Roi est arrivé hier au soir vers dix heures, en parfaite santé, en cette résidence, de retour de son voyage à Weimar.

Toute l'attention des hommes politiques se porte en ce moment sur la situation du cabinet anglais qui, ainsi que nous l'avons annoncé depuis plusieurs jours, se trouve en présence de difficultés si non insurmontables, du moins fort critiques. L'opposition, dans le cabinet, le bill de coercition. La deuxième question à considérer est celle des droits sur le sucre. On sait qu'en Angleterre il y a une différence entre le droit perçu sur le sucre produit du travail libre et le sucre produit du travail des esclaves. Cette distinction, assez subtile, se rattache aussi à des intérêts et à des principes : à des intérêts, parce qu'elle porte le revenu des propriétaires des Indes-Occidentales anglaises ; et à des principes, parce qu'elle touche à la question de la participation des noirs. Il n'y a pas de doute que sir Robert Peel, quant à lui, disposé à abolir le droit différentiel ; mais il est lié sur cette question par des engagements antérieurs pris par lui-même ou par quelques-uns de ses collègues, comme M. Gladstone et M. Goulburn. C'est sur cette question que lord John Russell et ses collègues ont été battus en 1844. Ils la reprérent au cours de la session précédente de la chambre ; et le débat a été très animé. Les deux opinions, celle de l'Irlande, elle a rencontré des difficultés qui se trouvent être les maîtres de la situation. Ce sont les Tories mécontents, les protectionnistes, dont le chef dans la chambre des communes est lord George Bentinck.

On ne sait point d'une manière aussi positive ce qu'il fera relativement au tarif des sucres. Cette question touche de très près le monde commercial en Angleterre, et il ne manque pas de gens, surtout dans les villes manufacturières, qui prétendent que le ministère serait disposé à modifier ses intentions à cet égard. Voici comment les journaux de Manchester et de Leeds, exposent la probabilité de ce revirement :

« Le bruit se répand, et gagne chaque jour créance, à Liverpool, comme dans les autres grands centres manufacturiers, que le ministère proposera, pour la réduction des droits sur le sucre, des mesures beaucoup plus libérales qu'on ne s'y attendait. La malle du Brésil, qui devait être expédiée, a été retardée jusqu'à ce jour (samedi), et l'on assure que c'est pour attendre la décision du gouvernement sur ce important sujet. Le ministère a attendu la sécheresse qui règne dans les Antilles ; les prix sont moins élevés et se trouvent de 10 schellings plus élevés que l'année dernière à la même époque. Les espérances que sir Robert Peel avait conçues en 1842 ne se sont aucunement réalisées, et la quantité de

sucres, produit du travail libre, importé en Angleterre, a été bien moindre qu'il ne l'avait prévu, 8,000 tonneaux seulement sont entrés l'année dernière, et l'on ne compte que sur 15,000 cette année.

« La production des Indes-Occidentales est tombée au chiffre que lord Sandon avait prédit en 1841. En un mot, le manque de cette denrée est manifeste, et l'on ne doute pas que la consommation ne s'augmente immédiatement, si les droits étaient réduits aussi bas que le permettrait le revenu. L'opinion publique ne comprend pas qu'on laisse les colonies conserver un monopole, quand les intérêts agricoles viennent d'être forcés d'abandonner le leur. Et sir Robert Peel lui-même qui vient de montrer, en matière commerciale, des doctrines si favorables à la prospérité du pays, doit le comprendre lui-même : quelle est la résistance de ses anciens amis les protectionnistes, il mettrait le commerce anglais et les ports aux sucres du monde entier par un droit réduit. Espérons que le ministère aura eu égard à ces considérations, et que par cette concession faite au Brésil il pourra obtenir d'autres avantages pour les produits manufacturés anglais ; nous augurons bien du retard du paquebot, et nous croyons fermement que sir Robert Peel aura mieux aimé continuer à suivre la voie qu'il vient de prendre (la liberté du commerce), plutôt que d'engager une lutte terrible, et peut-être mortelle, avec lord John Russell et tout le parti *whig*. »

On sait qu'hier a été continuée à la chambre des communes la discussion sur le bill de coercition, et il est plus que probable qu'au moment où nous écrivons le sort du cabinet est décidé.

Au reste, si nous en croyons un journal anglais, le duc de Wellington serait résolu de donner sa démission quand même le ministère sortirait victorieux de la lutte.

À l'issue des régates qui ont eu lieu sur la Mense le 10 de ce mois, à Rotterdam, un brillant déjeuner-dinatoire a été offert par la régente à LL. AA. RR. le Prince d'Orange et le Prince Alexandre, dans un des salons de l'Hôtel de Ville. Parmi les personnes de rang et de distinction qui y avaient été invitées, on remarquait M. le bourgmestre Hoffman, deux scheyms et plusieurs membres du conseil de la ville. Son Exc. le ministre de la marine, M. de Man, M. Ver Huell, directeur de la marine à Rotterdam, le colonel Besier, commandant le corps des marins, MM. Huidekoper et Rynbende, bourgmestres d'Amsterdam et de Schiedam.

Des toasts ont été portés en l'honneur du Roi et des membres de la famille royale ; des toasts ont aussi été proposés à la Société du *Yacht-Club*, et à la prospérité des villes d'Amsterdam et de Rotterdam.

Affaires de Suisse.

(Correspondance particulière du Journal de La Haye.)

Lausanne, 10 juin.

Le mouvement de la démocratie sociale avance à grands pas dans notre Suisse fédérée. La constitution bernoise vient de frapper d'un coup mortel la puissance paternelle en faisant passer la majorité politique à l'âge de vingt ans. Ainsi, un adolescent, jugé par la législation civile de tous les pays, incapable de se diriger sainement dans ses propres affaires, est proclamé désormais apte à intervenir activement dans les affaires du pays. Electeur, il pourra refuser son vote à ses ascendants ou l'accorder sous conditions ; censeur légal des actes du gouvernement, il pourra concourir à la destitution de son père et le frapper au besoin de flétrissure. La rébellion filiale prendra la forme d'indépen-

dance politique, et le foyer domestique pourra être profané par les ignobles débats d'un club. A Lausanne, la démagogie législative a textuellement déclaré que le *socialisme* était son principe dirigeant, et continue, sous diverses formes, à faire main basse sur le droit de propriété. Les feuilles radicales d'Argovie, de Berne et de Bâle-Campagne demandent à grands cris que le peuple suisse (les corps-francs), se prépare à suppléer à l'inertie de la diète, proclame enfin ses volontés et s'en passe directement l'exécuteur. On chantait en 1793 dans les rues de Paris une chanson terminée par ce refrain :

Le devoir le plus saint, la loi la plus chère

Notre Suisse ne nous prêche pas autre chose dans ses journaux. Ces appels continuels à l'insurrection ne sont que trop entendus par nos turbulentes populaces élevées à l'école de l'anarchie, affranchies de tout frein moral, et dressées au désordre par la vie de taverne et de carrefour. On n'exagère pas en affirmant que la Suisse renferme aujourd'hui dans son sein une population de quelques mille sauvages, prêts à servir d'instruments à tous les excès révolutionnaires dont la France s'est jadis souillée.

C'est sous de pareils auspices que va prochainement s'ouvrir la diète suisse, dans une ville livrée maintenant en proie au radicalisme, capitale d'un canton surchargé de prolétaires dangereux, endoctrinés par des missionnaires germaniques allemands. Vous pouvez d'avance juger quelle scène il y aura pour les députés appartenant à la majorité conservatrice, celle à la loi fondamentale de la confédération, qui ne veut de révision du pacte que dans des formes légales basées sur le maintien du système fédératif, et qui persiste à s'opposer au nom du droit public de la Suisse à l'emploi de mesures de coercition envers les cantons qui ont admis chez eux les jésuites. Aucun moyen d'intimidation ne sera sans doute négligé pour forcer la main à cette majorité, malheureusement peu compacte, et dont une partie aura reçu, comme l'année dernière, de ses instructions élastiques qui permettent de transiger avec le passé. Une question de circonstance sur laquelle la diète se prononcera, et qui peut être regardée comme un point où en sont les choses dans le moment actuel, est celle de savoir si la réunion du camp fédéral de Thoune sera ou non ajournée à l'année prochaine ? Les cantons de l'alliance lucernoise répugnent, chose fort naturelle, à mettre leurs milices en contact avec les milices bernoises dans la crainte que ces dernières ne puissent manquer d'éclater contre ces troupes avant, pendant ou après la tenue du camp. Si la question est résolue contrairement à la demande d'ajournement, et il y a lieu de le présumer, ces cantons sont décidés à n'envoyer leurs milices à Thoune qu'autant qu'il sera donné des garanties suffisantes pour leur sûreté, et à cet égard, ils sont d'unement unanime à se montrer difficiles. On sait qu'au moment où on se prononcera sur plus qu'à se montrer, à quelque titre que ce soit, les milices bernoises sans y être exposé à des actes de violence presque toujours impunis. Il paraît d'ailleurs que le corps de milices que Berne a désigné pour le camp de Thoune, composé dans ses rangs un bon nombre d'officiers et de soldats ayant servi, il y a quinze mois, dans les corps-francs qui furent défaits sous les murs de Lucerne, et qui n'aspirent qu'à venger ce qu'ils appellent leurs injures. La prudence la plus vulgaire prescrirait d'a-

Mais c'est surtout dans les fragments d'*Andromaque* et d'*Horace* que l'habile et passionnée tragédienne a été admirable, sublime, lorsqu'elle s'abandonne aux merveilleux éclats de la passion, aux bondissements spontanés d'une âme en peine. L'implacable et jalouse Hermione n'est jamais de plus terrible interprète, soit qu'elle commande au malheureux Oreste le meurtre de Pyrrhus :

Revenez tout couvert du sang de l'infidèle,
Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

soit que dans sa fureur vengeresse elle poursuive Pyrrhus de ses imprécations :

Porte au pied des autels ce cœur qui m'a trahi,
Va, cours ; mais crains d'être vu par ta sœur !

Et que l'actrice a été belle et pathétique d'expression et d'attitude dans le monologue du 4^{me} acte d'*Horace*, où déjà dans le cœur de Camille grondait l'orage qui va éclater comme la foudre contre le triomphe forcé de son frère :

Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu, que faut-il plus craindre ?

Tout cela a été dit par un talent souverain, en présence d'un immense et brillant auditoire, initié aux mystères de l'art, et éminemment disposé à l'enthousiasme par sa propre supériorité. Tout cela a été dit, non au milieu de ces signes tumultueux d'approbation qui troublent l'attention et l'émotion, mais on aime à se pénétrer en silence, mais avec ces frémissements d'enthousiasme, ces fautes murmures d'admiration qui sont le langage des âmes profondément émues et qui circulent de rang en rang comme une étincelle électrique. Mais quand la célèbre tragédienne est allée de tenir tous les esprits en suspens, les bravos, les applaudissements éclatèrent de tous les coins de la salle, on aurait dit alors que l'enthousiasme s'était écroulé de la contrainte que nous nous étions faite pour ne pas troubler nos plaintes. Mlle Rachel, brisée de fatigue sans doute, mais bien heureuse, aura recouru à la brillante ovation que lui décernait ici l'élite de la société en honneur et en triomphe que Paris lui fait, quand chaque soir en théâtre on la trouve d'applaudissements et de fleurs.

Notre dette ainsi payée au talent de la grande tragédienne de l'époque, il nous en restera encore une à acquiescer envers ceux qui nous ont fait ces loirs. Sans leur intervention et leur concours, le public de La Haye eût été privé du plaisir d'entendre et d'applaudir Mlle Rachel. Nous regrettons vivement qu'un excès de discrétion nous empêche de signer leur nom à la reconnaissance des vrais amis de l'art dramatique.

FUUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 14 JUIN 1846.

SURVEILLANCE DRAMATIQUE DE M^{lle} RACHEL.

Salle d'Intimité.

« Horace de Goëthe qui, arrivé au faite de la science, et doué par le génie et par sa puissance magique d'attributions presque divines, s'écrie du milieu de son âme : « Oh ! si je pouvais maintenant n'être qu'un homme ! » n'est pas le plus ingénieux de tout, plus blasé, plus dépourvu de sensations naïves que nous n'ayons vus, et obligé d'avoir tout vu, tout connu et tout comparé. Lui aussi s'écrie de temps en temps, au haut de sa fâcheuse omniscience : Oh ! si je pouvais être qu'un simple spectateur, un homme du public ! et ne pas savoir d'avance le dénouement de la pièce qu'on joue, n'avoir pas vu dix fois telle scène et telle scène ! Oh ! si je pouvais ne pas connaître un à un tous les effets de son acteur, ne pas savoir comment il prononcera cette phrase, comment il jettera au public tel mot, tel vers, dont l'intonation est notée, — de même qu'on pourrait noter d'avance l'impression qu'il produira dans la salle. . . . »

« Alors, certes, cela vaudrait bien la peine de supporter la chaleur étouffante d'une salle de spectacle et de payer deux fois le prix d'une place. Mais, pour échapper aux idées préconçues, aux impressions premières, que de peine, combien de temps ne faut-il pas avant qu'on ait rencontré au théâtre la puissance d'un grand génie, ardent, énergique, incisif, illuminant la scène d'une clarté soudaine, à force d'intelligence et d'heureuse audace, de naturel et de spontanéité, qui sachant ce qu'il y a dans son front résolu et dans son oeil profond, marche droit au but de ses rêves, et l'atteint, car sa volonté, sa puissance brise l'obstacle ou meurt à la peine. A son apparition, les esprits se raniment, la clarté soudaine et imprévue qui les frappe au milieu des ténèbres de cette salle, ils cèdent au charme magique de ce talent créateur qui réveille, qui réchauffe, qui réchauffe, l'écho endormi au milieu des ruines, et la Sion des arts rennaît, plus charmante et plus belle.

« En se rendant à la soirée dramatique de Mlle Rachel, ce devait être à peu près là les pensées de tout critique un peu dédaigneux de tout, un peu blasé, un peu dépourvu de sensations naïves, qui n'aurait point encore entendu la noble et intelligente tragédienne. Mais quelle n'ont pas dû être sa surprise et son enchantement, en voyant cette reine incontestée de la tragédie française ; en l'entendant interpréter les anciens chefs-d'œuvre de la littérature, renaître par le seul charme et l'énergie de sa diction ces passions éteintes, cet intérêt épuisé, cette langue vieillie, mais vieillie du mauvais côté de la vieillesse des langues, quand rien ne reste de toutes ces choses longtemps par-

lées ; en la voyant porter sans effort ces lourdes pierres d'un temple abattu, les remettant l'une après l'autre à la place qu'elles ont occupée, et se retrouvant toujours dans ce dédale de matériaux démolis, qui demain joncheraient de nouveau ces solitudes pleines de broussailles, si l'actrice courageuse cessait de poursuivre son œuvre commencée !

L'irrésistible entraînement produit par la tragédienne est dû au naturel, à la pureté, à la noble simplicité de l'accent, à la prudente réserve du geste, à l'éloquente énergie du regard. Comme elle nous inspire une sainte terreur des orages du cœur, et l'ineffable est précisément ce que la sublime actrice nous fait le mieux connaître. Suivez le sentier lumineux tracé par sa diction, claire et incisive, vous vous trouvez sur une route nouvelle, et vous voyez tout à coup s'illuminer à vos yeux l'aspect le plus imperceptible de la pensée du poète, qui n'est plus seulement dans la phrase, dans le vers ; mais dans l'hémistiche, dans le mot, dans la syllabe. Tout s'anime, se personnifie, se réalise sous le souffle de la jeune inspirée, et vous voyez étouffer que ces mêmes vers que vous avez entendu réciter tant de fois par d'autres, que vous-même avez lus, avez étudiés dans le silence du cabinet, soient bien ceux que jusqu'ici on n'avait pas eu l'art de vous faire remarquer, qui jusqu'ici avaient passé inaperçus ou étaient perdus pour votre admiration.

Quelle connaissance du cœur humain Mlle Rachel montre dans sa manière de concevoir ses rôles ! Elle en est le second auteur par ses accents et par sa physionomie. Les divers aspects sous lesquels elle allait nous développer son talent, ajoutaient un intérêt indéfinissable à cette soirée dramatique.

Dans le premier acte d'*Esther*, qu'elle s'est montrée touchante dans son humilité, dans l'expression de sa douce pitié et de son mépris des grandeurs, attendrissante dans les accents de cette douleur que lui inspirent les misères de Sion, et quand elle se jette aux pieds du pieux Mardochée et se dévoue pour son peuple ! Qu'elle a été belle et fervente dans sa prière au Dieu d'Israël :

Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.

Jamais l'harmonie des vers de Racine n'avait si délicieusement soupiré à nos oreilles. Il nous faudrait citer chaque vers, si nous voulions analyser toutes les nuances délicates que l'actrice nous a dévoilées dans ce rôle.

Dans le 3^{me} acte de *Cinna*, qu'elle a été noble et fière dans le personnage d'Emilie ! Cette voix forte et flexible qui gronde et qui menace comme l'orage, convient à la mâle expression de ces vertus dignes d'une Romaine :

La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les crimes les plus ingrats sont les plus généreux.

Un cœur vraiment romain ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir.

Il vient de s'opérer une sorte de révolution dans la banque royale de Berlin. Deux membres de la commission ont refusé de signer les dix millions de nouveaux billets dont l'émission...

La Feuille hebdomadaire de l'armée contient l'ordre de camp suivant :

Il arrive quelquefois que des prisonniers détenus dans les forteresses parviennent à s'évader, ainsi que l'ont fait récemment à Neisse plusieurs soldats polonais...

Les nouvelles constamment reproduites par plusieurs journaux, entr'autres par le Courrier de Nuremberg, sur la coopération d'états-généraux à Berlin pour le 15 octobre prochain...

Il circule maintenant de fausses pièces d'or, ce sont des pièces de 4 gros, frappées à Varsovie à l'époque où le roi de Pologne était grand-duc de Pologne...

Les événements en Portugal

bonne du 1er juin : A cette date Lisbonne et Oporto continuèrent de tenir pour le gouvernement. Le ministère Palmella dirigeait avec fermeté les affaires de l'état...

Paris, 11 juin.

Au point où sont arrivées nos affaires de l'Algérie, dit la Patrie, les débats parlementaires doivent avoir pour but unique d'opposer système à système, de défendre ce qui a été fait, ou de montrer qu'on pouvait faire autrement et mieux...

Tel est le sentiment général de la chambre, qui suit, avec une religieuse attention, le grand débat ouvert devant elle. Elle recherche soigneusement, au milieu d'assertions contradictoires et de systèmes opposés, où est la vérité des faits et quel est le meilleur système...

M. de Lamartine, qui a parlé après M. Desjobert, n'est guère moins hostile que lui à la conquête, et cependant il a compris que la question était définitivement résolue, et il n'a pas voulu quitter la tribune sans apporter au débat son contingent de lumières...

Une vive sortie de l'honorable orateur contre le système de guerre suivi en Afrique, a appelé à la tribune M. Guizot, qui a défendu les généraux et les soldats français. La guerre est la guerre; mais le fait que le ministre a cité du général Lamoricière, épargnant les tribus arabes livrées à sa merci...

Sur le fait même de l'occupation, M. Guizot n'a dit qu'un mot, mais il a un grand sens : Alger est désormais arrachée à la domination barbare, il appartient à l'Europe. S'il échappait aux mains de la France, une autre puissance, l'Angleterre ou la Russie peut-être, le ramasserait.

Nous ne suivrons pas le ministre dans la discussion des divers systèmes de colonisation et d'administration générale pour l'Algérie. M. Guizot a évité, sur presque tous les points, de se prononcer par ce motif que les questions étaient à l'étude, et qu'il fallait attendre le résultat des expériences...

arrive est arrivé à tous les peuples colonisateurs, et aujourd'hui même l'Angleterre rencontre les mêmes obstacles et les mêmes embarras que nous, dans l'œuvre qu'elle entreprend de la colonisation de la Nouvelle-Zélande.

Le rapporteur, M. Dufaure, a résumé la discussion; il a insisté sur la nécessité de donner aux colons européens ces droits civiques qu'on leur a refusés jusqu'ici, et qui doivent les garantir contre l'arbitraire. En terminant, l'honorable orateur a de nouveau appelé l'attention de la chambre et du gouvernement sur l'idée émise par la commission de créer un ministère spécial de l'Algérie...

La soumission des états romains, il entra à Livourne, où il mit garnison, et d'où il devait bientôt après envoyer aux patriotes corses les moyens de faire la guerre aux Anglais. Nelson s'efforça de contraindre ce dessein, en bloquant le port de Livourne, et débarqua des troupes anglaises dans l'île d'Elbe pour s'assurer de Porto-Ferrajo; il prit aussi l'île de Capraja, dépendance naturelle de la Corse...

Dès que le projet d'évacuation fut connu, les Corses du parti français instituèrent un comité de trente personnes, dont les premiers actes furent décidément hostiles aux résidents britanniques. Il était question de rien moins que de réquisitionner toutes leurs propriétés et même de saisir la personne du vice-roi. Nelson, qui était accouru en vue de Bastia pour surveiller le départ de ses compatriotes, agit dans cette circonstance avec sa décision, sa fermeté ordinaires...

il le même tourment à la vengeance et au pillage. Ceci n'était qu'un boutade sans importance, car Nelson, au fond, rendait justice à un peuple dont toutes les vertus n'ont pu être épuisées par des siècles de oppression. L'île qui depuis le jour de San Piero, à Gaffori, aux Paoli, à Babouze, ne sera jamais une terre déshonorée.

De Bastia, Nelson dut aller à Porto Ferrajo pour y remplir le même devoir humiliant. Il avait alors son pavillon sur la Minerve, frégate commandée par le capitaine Cockburn, et lui-même était à bord de la Blanche Gheimin faisant, il en tira bonne fortune de rencontrer deux frégates espagnoles, dont l'une, la Sabina, était commandée par don Jacobo Stuart descendant du duc de Berwick. La Minerve et celle-ci en vinrent aux mains. Après trois heures de combat, les Espagnols abandonnèrent leur pavillon. Tandis qu'on s'occupait d'assurer la prise, une autre frégate ennemie survint tout à coup; et le combat dut recommencer. Au bout d'une demi-heure cependant, le nouvel assaillant se vit forcé de se retirer; mais au même moment paraissait une escadre espagnole; elle se posta de deux vaisseaux de ligne et de deux frégates. La Blanche, lancée dans le début de l'affaire à la poursuite du bâtiment qui convoyait la Sabina, était au vent, très-loin de la Minerve, qui dut s'estimer fort heureuse de s'échapper abandonnant aux Espagnols le navire capturé d'abord.

La paix conclue entre Naples et la république française ne laissant plus d'objet à la présence d'une flotte anglaise dans la Méditerranée, sir John Jervis pensa que la côte de Portugal devait être surveillée, et Nelson quitta, non sans regrets, ce chaos de gloire, où la moisson s'annonçait si belle. Son nom commençait à se répandre, non pas en Angleterre, il est vrai, dans toute l'Italie, ainsi que l'attestait la suscription d'une lettre adressée à Horatio Nelson, à Gênes. Elle lui parvint sans difficulté dans pays où, bien qu'il eût en à exercer des missions de signeur, il jouissait de l'estime générale.

Il partit de Porto-Ferrajo avec un convoi pour Gibraltar, et durant tout la traversée son grand souci fut la crainte d'arriver trop tard, après un grand combat livré par la flotte anglaise. A l'embarcadere du détroit, il se contra les vaisseaux espagnols, et le 3 février 1797, parvenu à la station de cap Saint-Vincent, il fit connaître à sir John Jervis la route suivie par l'ennemi. Il reçut aussitôt de placer son pavillon à bord du Capricieux, 74 canons, et avant le coucher du soleil, le signal fut donné à toute la flotte de se préparer au combat.

Parner la réunion du camp qui pourra bien devenir un champ de bataille; mais certains états conservateurs s'aveuglent comme à plaisir sur les dangers de cette épreuve que leurs adversaires s'apprentent très-vraisemblablement à exploiter. Si, en effet, Lucerne et ses alliés persistaient dans leur refus d'envoyer leurs milices à Thune, la lettre du pacte fédéral autoriserait la diète à les y contraindre pas la force, et rien ne pourrait servir plus avantageusement les vues du parti qui a son de la guerre civile. Une expédition qualifiée dérisoirement de légale comme la Suisse centrale en serait le premier acte. Les deux Suisse sa hâterait à y faire figurer, en avant-garde, ses corps francs qui n'ont jamais cessé d'être en disponibilité.

Nos financiers socialistes, réduits aux expédients, attendu que les impôts existants ne rendent presque plus rien, viennent de faire adopter une loi qui frappe d'une contribution extraordinaire les immeubles situés sur le territoire vaudois et appartenant à des corporations étrangères religieuses ou autres. On calcule que cet impôt additionnel rapportera au fisc la somme de cent mille livres de Suisse. Il est fort présumable, comme on l'a dit, il y a peu de jours à notre tribune, que cette razzia législative sur la propriété ne s'arrêtera pas là. Notre révolution de 1831 a été saluée du cri significatif à nos riches !

Affaires d'Amérique.

Le gouvernement de l'Union, pressé par le besoin de tirer le général Taylor de la mauvaise situation dans laquelle il s'est placé, organise, sinon en réalité, du moins sur le papier, son armée de cinquante mille volontaires. Une correspondance de Washington, adressée au journal de Philadelphie l'American, contient à ce propos ce qui suit :

Les cinquante mille volontaires vont être appelés sous les drapeaux, et dirigés-trois mille se mettront en campagne aussitôt qu'il sera possible de les concentrer. Le général Scott sera commandant en chef. Les réquisitions ont été expédiées aujourd'hui. Elles sont comme suit : Indiana, 3 régiments; Illinois, 3; Kentucky, 3; Tennessee, 2, etc. Le reste des cinquante mille hommes formera la réserve. Ils devront se tenir prêts à marcher au premier signal.

Les ordres du président Polk peuvent être fort péremptoirs, et les écritures de ses bureaux parfaitement tenues; mais dans la population l'enthousiasme s'est singulièrement refroidi. Ainsi, la plupart des journaux de New-York, sont loin de se montrer avec enthousiasme, et aussi confiants qu'ils l'étaient il y a quelques semaines. L'un d'eux, le New-York Tribune, va jusqu'à dénoncer ainsi l'annexion du Texas :

La nouvelle la plus fâcheuse que nous ayons reçue de Sud. C'est que le principal parti de Galveston pour Brases Saint-Jago n'emporte que trois mille voix, et que dans la Louisiane il a été impossible de lever quatre régiments (2,500 hommes en tout) sans recourir à la conscription. Si le Texas ne se hâta pas d'envoyer des secours au général Taylor, on devra l'abandonner de l'Union sans cérémonie. C'est à cause du Texas que notre gouvernement a élevé des prétentions sur la limite du Rio-Grande.

On ne peut avoir voulu défendre le Texas que notre armée se trouve aujourd'hui développée sur les bords du grand fleuve mexicain. Si, indépendamment de cela, nous sommes forcés de nous soumettre à la conscription, de quitter nos foyers pour soutenir de justes prétentions sur ce pays, de fièvre jaune, qui donc voudrait encore accepter les avantages de l'annexion du Texas ?

Le corps législatif de la Louisiane a trouvé un moyen assez ingénieux d'augmenter le nombre des volontaires qui doivent s'enrôler pour voler à la frontière du Mexique; il a décidé que toutes les lois relatives au recouvrement des dettes seraient suspendues à l'égard des individus qui entreraient au service du pays combattant contre le Mexique.

LA VIE DE NELSON

PAR ses DÉPÊCHES ET SA CORRESPONDANCE.

L'Agamemnon, dev enu inutile, alla chercher dans le port de Livourne des réparations qui lui étaient indispensables. Il n'avait pas un mât, pas une vergue, pas une voile, pas une portion de grément, que les boulets ennemis eussent épargnés; sa carène était même dans un tel état, qu'on avait dû l'asturer avec des câbles saurrés à l'entour.

Sir John Jervis était venu sur ces côtes pour prendre le commandement de la flotte anglaise; Nelson reçut de lui le plus bel accueil, et sur ce qu'il laissait voir l'intention de retourner en Angleterre, si l'Agamemnon, à peu près hors de service, était congédié : « Nous ne pouvons nous passer de vous, lui dit sir John, soit comme capitaine, soit comme amiral. » En conséquence, Nelson reprit son poste dans le golfe de Gènes. Le général Baillon qui avait remplacé de Vins dans le commandement de l'armée austro-sarde se mita d'entrer en communication avec l'escadre anglaise, et il préparait les arrangements de concert avec elle pour chasser les Français du pays de Gènes.

Nelson ne put apporter qu'un seul échec à cette marche triomphale. Six vaisseaux chargés d'artillerie et de munitions étaient partis de Toulon pour San-Rier, d'Arena, où ils devaient débarquer leurs canons destinés au siège de Mantoue. Assisté par le Meleagre, capitaine Ouelham, Nelson les contraignit de se retirer sans une batterie qui devait les protéger, et dont il fit faire le feu, puis il captura les six vaisseaux. On y trouva des livres militaires, des plans, des cartes d'Italie, envoyés par le directeur de Bonaparte au roi de Sardaigne; et surtout pour résultat important de faire les plans de campagne, à l'occasion du siège de Mantoue.

Après la capture de ces vaisseaux, pas moins le cours de ses succès. Après avoir vu le jour, Nelson ne fut pas moins le cours de ses succès.

ville de Palmella s'est soulevée; elle a nommé une junte composée des personnages les plus recommandables du pays, M. Salgueiro de Carvalho, président, Jose Fernandez et Pedro de Frata, Peniche et Abrantes, se sont prononcés. La junte de Coimbra a ordonné le 27 le départ d'une forte division pour Lisbonne afin de battre les troupes qui n'auraient pas encore adhéré au mouvement révolutionnaire: elle avait décrété que tout militaire qui dans les trois jours ferait feu sur le peuple pour combattre ses desirs, serait censé avoir pris les armes contre la patrie.

Les nouvelles que nous avons reçues de la frontière de Portugal, dit *El Herald* du 6 juin, ne permettent malheureusement pas de croire au rétablissement de l'ordre; il paraît, au contraire, que les affaires se compliquent chaque jour davantage, sans que l'on puisse préjuger quel en sera le dénouement. Hier le bruit a circulé que les ministres de Dona Maria ont demandé leurs passeports. Cette nouvelle nous paraît exagérée ou du moins prématurée, mais elle démontre l'état d'inquiétude de l'esprit en ce qui concerne le Portugal.

Chemins de fer.

Il y avait à la fin de 1845, en Europe et aux Etats-Unis d'Amérique, 16,400 kilomètres de chemins de fer livrés à la circulation. Leur établissement avait coûté 3,937,000,000. La dépense moyenne par kilomètre est, par conséquent, de 241,751 fr. et, si l'on estime la population des pays qui ont aujourd'hui une plus ou moins grande étendue de chemins de fer, à 254 millions, il se trouve que chaque habitant a contribué en moyenne pour 19 fr. 55 c. à la construction des chemins de fer. Mais on conçoit que, d'un pays à l'autre, ce chiffre éprouve des variations considérables. En Belgique, la dépense est de 30 fr. 10 c. par habitants; en Angleterre, de 74 fr.; en Hollande, de 10 fr. 85 c.; en Allemagne, de 8 fr.; aux Etats-Unis, de 49 fr. 57 c.; en France, de 9 fr. 70 c. En Danemarck, en Italie, à Cuba et dans la Russie d'Europe, la dépense par habitant se balance entre 3 fr. 67 c. et 4 fr. 26 c. Si nous examinons les frais de construction par kilomètre, nous trouvons qu'ils sont en Belgique de 261,000 fr.; dans la Grande-Bretagne, de 550,000 fr.; en Hollande, de 210,000 fr.; en Allemagne, de 160,000 fr.; aux Etats-Unis, de 113,000 fr.; en France, de 335,000 fr.; en Danemarck, de 118,000 fr.; en Italie, de 200,000 fr.; à Cuba, de 190,000 fr.; et en Russie, de 230,000 fr. Voici le tableau du développement des chemins de fer avec la dépense qu'ils avaient occasionnée à la fin de 1845.

	kilomètres.	francs.
Belgique,	559	145,984,014
Angleterre,	3,638	2,000,000,000
Hollande,	154	32,340,000
Allemagne,	3,140	502,400,000
Etats-Unis,	7,500	846,075,000
France,	986	330,000,000
Danemarck,	108	12,809,000
Italie,	228	45,782,000
Cuba,	57	7,000,000
Russie,	52	14,560,000
Total,	16,400	3,937,000,000

Le perfectionnement dans les locomotives offre des résultats prodigieux. En 1825, les premières locomotives faisaient avec une charge de 40 tonnes, sur un angleterre, environ 10 kilomètres par heure. En 1829, le *Rocket* faisait 25 kilomètres par heure; en 1834, la vitesse du *Firefly* était de 34 kilomètres; en 1839, le *North-Star* faisait 62 kilomètres; enfin aujourd'hui on arrive à une vitesse de 70 kilomètres par heure. Dans la même période de vingt ans, on a réduit le combustible nécessaire aux locomotives de cinq sixièmes. Là où il fallait autrefois six tonnes de charbon, il n'en faut plus qu'une aujourd'hui.

Aux Etats-Unis, les plus petits rayons des courbes ordinaires ont de 60 à 140 mètres; en Angleterre de 140 à 280; en Allemagne, de 280 à 400; en Belgique de 400 à 600; en France, de 600 à 800; en Italie, de 800 à 1,000; et en Hollande, de 1,000 à 1,200.

La vitesse moyenne est sur les lignes anglaises du North et Eastern de 58 kilomètres par heure, sur le Great-Western de 53 kilomètres, sur la ligne de Londres à Birmingham de 43 kilomètres, sur celle de Manchester à Leeds de 39 kilomètres, et sur le chemin de Birmingham à Gloucester, de 38 kilomètres. Les détails que nous venons de transcrire suffisent pour donner une idée du mérite de la carte de M. Potenti. Cet ingénieur a parcouru pendant trois ans l'Europe pour réunir et résumer les matériaux qui ont servi de base à son travail.

Un autre italien, M. le comte Petiti de Roretto, a fait également un travail considérable sur les chemins de fer; mais il a borné ses recherches à l'Italie. Le développement des railways en activité dans ce pays est encore fort restreint. Cependant, à l'heure qu'il est, si l'on excepte les Etats-Romains et quelques principautés secondaires, tous les états de la Péninsule italique ont mis la main à l'œuvre. Les premiers chemins de fer qui ont été entrepris de l'autre côté des Alpes, et qui sont actuellement livrés

à la circulation, sont ceux de Milan à Monza, et de Naples à Castellamare; depuis, de vastes projets ont été conçus, et l'on pousse les travaux sur plusieurs grandes lignes avec beaucoup d'activité.

Trois grandes lignes gouvernementales ont été décrétées; elles ont pour point commun de partir de la ville d'Alexandrie et se dirigent sur Gènes, Turin et le lac Majeur; elles réunissent la capitale avec la mer, la Suisse et le reste de l'Italie septentrionale. Pour la communication avec la Lombardie, il faudra prolonger la ligne de Milan jusqu'au Tésin. Les projets du gouvernement sarde vont plus loin encore. Il s'agit de rattacher la Savoie au Piémont en parcourant les Alpes près de leur base, et en passant à peu de distance du col du Mont-Cenis.

Ce chemin de Turin à Chambéry a été mis à l'étude, et, si l'on parvient à l'exécuter, ce sera une des entreprises les plus merveilleuses qui aient été faites par la main des hommes. Outre les lignes gouvernementales, il y aura des chemins du second ordre qui seront concédés à l'industrie particulière. Des demandes ont déjà été adressées au gouvernement pour les lignes de Turin à Pignerol, de Turin à Savigliano, et de Casal à Valence. Le chemin partant de Turin et suivant la ligne gauche du Pô pour se diriger sur Milan, en passant par Verceil et Novare, sera probablement aussi confié à l'industrie particulière.

Dans la Lombardie, les travaux de la ligne de Milan à Venise sont poussés avec activité. Ce chemin se rattacherait au réseau sarde, et relierait entre elles ces deux parties de l'Italie. Les lignes secondaires du royaume lombardo-vénitien se dirigent de Milan à Côme, et les villes de Bergame, de Mantoue et de Crémone se rattacheront à l'artère principale. Lorsque les lignes intérieures seront achevées, il faudra encore solder le système lombardo-vénitien, d'une part aux lignes qui se construisent dans les provinces situées sur la rive gauche du Pô, et de l'autre au réseau allemand, dont Trieste est un point extrême. La ligne de Trieste à Vienne mettra l'Allemagne directement en communication avec l'Italie, et l'Autriche à un immense intérêt à établir, le plus tôt possible, cette communication.

Sur la rive droite du Pô, une compagnie sollicite l'autorisation d'exécuter, à ses frais, le chemin d'Ancone à Bologne avec la pensée de la prolonger jusqu'à Modène et Parme, pour la relier au réseau sarde. Sans les résistances du gouvernement pontifical, ce projet aurait déjà été mis à exécution. Si ce plan se réalise, la vallée du Pô sera traversée par deux grandes lignes, dont l'une aboutira à Venise et l'autre à Ancone.

En Toscane, on travaille avec ardeur au chemin de Livourne à Florence. Il est déjà livré à la circulation de Livourne à Pontadera, de même que la ligne de Livourne à Pise. Deux compagnies ont obtenu des concessions pour les chemins de Lucques à Pise et de Sienne à Florence. Cette dernière ligne est connue sous le nom de chemin toscan central.

Dans le royaume de Naples, les voies de fer entre la capitale, Castellamare et Capoue, sont livrées à la circulation. Le chemin de Capoue s'étendra jusqu'à la frontière romaine et deviendra ainsi une portion de la ligne destinée à relier sans doute Rome et Naples. Le chemin du Midi se dirigera à Nocera vers l'Orient pour aller rejoindre la mer Adriatique. Tel est l'exposé de la situation des chemins de fer présentés par M. le comte Petiti dans son curieux ouvrage. L'auteur ne se borne pas, du reste, à la simple indication des lignes; il examine quels seront l'avenir et l'influence de ces nouvelles voies de communication pour l'Italie sous le rapport politique, commercial et industriel, et cette partie de son ouvrage n'est pas la moins intéressante.

M. Baumgarten vient de publier une notice sur l'état des chemins de fer allemands en 1844. Depuis cette époque, il y a eu de grands progrès dans la construction des lignes de fer en Allemagne. Néanmoins, le livre de M. Baumgarten, qui contient une foule de détails, de tableaux et de plans, peut encore être consulté avec fruit, et il offre un résumé intéressant de l'état de ces nouvelles voies de communication dans les pays germaniques. Dans ses descriptions, il a adopté l'ordre géographique, et il passe successivement en revue les chemins de fer autrichiens, prussiens, saxons, bavarois, wurtembergeois, badois, hanovriens, hessois, etc. Il les apprécie à la fois sous le rapport technique, financier, industriel et commercial, et les renseignements qu'il fournit à ce sujet peuvent donner lieu à d'utiles comparaisons.

Une carte semblable à celle de M. Potenti a été publiée par M. Vandermaelen, pour les chemins de fer belges. Cette carte en deux feuilles renferme un grand nombre d'indications statistiques qui permettent d'embrasser la situation des chemins de fer belges d'un seul coup d'œil.

FINANCES. — COMMERCE.

Les changes.

(Suite. — Voir notre n° d'hier.)

II.

DU PAIR DU CHANGE.

La dépréciation de la monnaie a donné lieu à un phénomène dans les changes qui a longtemps embarrassé les auteurs les plus éclairés sur ce sujet. Pendant la dernière guerre, on sait que la monnaie anglaise a éprouvé une dépréciation considérable, et

que le pair du change avec la France, qui est ordinairement de 25 1/2 francs pour une liv. st., tomba à 18 francs 12 cent. pour la même somme. Alors une baisse semblable eut lieu dans les changes, entre l'Angleterre et les autres pays, quoiqu'il fût bien connu qu'à cette époque la balance du change était réellement en faveur de l'Angleterre. Feu M. Ricardo, avec des autorités les plus respectables en matière de finances, n'a pu réussir à expliquer cette anomalie: « 100 liv. de monnaie anglaise, dit-il, représentaient autrefois une valeur égale à 100 liv. de monnaie de Hambourg. Sur toutes les places, une lettre de change de 100 liv. sur Londres ou sur Hambourg pouvait payer la même quantité de marchandises. J'ai été obligé de donner dernièrement 130 liv. de monnaie anglaise pour acquérir les mêmes objets qui étaient payés en même temps par 100 de monnaie de Hambourg. Si la monnaie anglaise avait alors la même valeur qu'auparavant, nécessairement il fallait que la monnaie de Hambourg se fût élevée en valeur; mais où est la preuve de ce fait? La vérité est que la monnaie anglaise était dépréciée. La restriction des paiements en argent par la banque, l'augmentation extraordinaire du papier en circulation, l'altération de l'argent monnayé, avaient à cette époque déprécié les espèces anglaises au degré sus-mentionné. En conséquence, il y avait un change nominal contre l'Angleterre, tandis qu'en réalité le change était en sa faveur, parce que le montant de la dépréciation était plus élevé que le taux contraire du change. Nous ne pouvons offrir une meilleure explication de la différence entre le change nominal et le change réel, que celle que donne M. Senior, professeur d'économie politique à Oxford, dans ses leçons sur la transmission des métaux précieux d'un pays dans un autre; il dit: « La déviation nominale du pair du change provient de la difficulté de changer le langage du commerce. Le pair commercial du change entre Londres et Paris est à peu près de 25 fr. 47 cent. 1/2 (25 1/2) pour un souverain. Mais si quelque-une des conditions sur lesquelles le pair du change est calculé, éprouve un changement; si la quantité de métal contenue dans la monnaie de l'une des deux nations est altérée, sans que la dénomination des pièces soit changée; si l'Angleterre, par exemple, faisait entrer seulement 56 grains 1/2 d'or pur au lieu de 113 dans ses pièces d'or, tout en leur conservant leur nom de souverains, il est évident que le pair serait altéré (car elles ne vaudraient en réalité que des demi-souverains). Mais si le langage commercial doit rester le même, et que 25 sh. 1/2 pour un souverain soit encore nommé le pair du change, il est clair que le taux ordinaire du change entre la France et l'Angleterre sera de 50 pour cent contre l'Angleterre et en faveur de la France; ou, en d'autres termes, il existera entre le pair réel du change et le pair nominal une différence de 40 pour cent. L'Angleterre n'éprouverait aucune perte et la France ne retirerait aucun avantage de cet état de choses, qui ne serait plus que la conséquence d'une nomenclature ancienne. Le seul inconvénient que pourrait présenter ce fait, serait d'induire en erreur les auteurs qui traiteraient ensuite des changes, et qui pourraient ne point faire attention que pendant la période dont il est question le langage commercial a tout-à-fait déguisé le fait véritable. Quelques erreurs importantes ont même été commises par la législature, pour n'avoir pas compris cette différence essentielle entre un change réel et un change nominal. Il serait trop long de nous en occuper ici, mais ceux qui désirent s'éclairer plus particulièrement sur ce point, peuvent consulter avec avantage l'excellent traité de M. Mac Culloch sur le change, dans l'*Encyclopédie britannique*, où ce sujet est très-approfondi.

Comme cet effet d'une émission extraordinaire de banknotes produisant un change nominal contraire, vient d'être sérieusement examiné et a été considéré comme un des principaux motifs qui ait amené la récente mesure du cours, les lignes suivantes, où nous nous occupons de la dépréciation du cours de l'Irlande et de l'origine d'un taux de change nominal contre ce pays, après la suspension des paiements en argent, peuvent présenter quelque intérêt. Nous suivons les mêmes errements que le traité que nous venons de citer.

Lors de la cessation des paiements en argent, en 1797, — mesure que la banque d'Irlande, aussi bien que celle d'Angleterre, fut autorisée à adopter — la valeur nominale du shelling irlandais ayant été élevée de 12 à 13 pence, ou, ce qui revient au

se de la Manche, s'étendant par des ramifications souterraines jusqu'à celle que sir John Jervis commandait dans les eaux du Tage; mais la fermeté de cet amiral, mêlée de prudence et de douceur, avait comprimé ce mouvement perfidieux. Il était parvenu à réparer les pertes énormes que sa flotte avait subies durant l'hiver qui venait de finir, lorsque l'occasion se présenta d'épargner à son pays un grand désastre. La flotte espagnole, forte de vingt-cinq vaisseaux de guerre et de douze frégates, quittant le port de Cadix dès les premiers jours de février, naviguait vers Brest, dont elle espérait rompre le blocus, afin de pouvoir ensuite, ralliée à la flotte hollandaise, balayer l'escadre que l'Angleterre avait sur la Manche. Ce n'était rien moins qu'ouvrir la Grande-Bretagne aux invasions déjà rêvées par nos belliqueux voisins, et sir John Jervis, nonobstant son infériorité numérique (2) (il n'avait que quinze vaisseaux de ligne et six frégates), résolut d'empêcher à tout prix la jonction des escadres ennemies.

Une erreur favorable servit ses projets. Trompé par les rapports d'un vaisseau américain, qui lui-même ignorait l'arrivée de renforts récents, don Joseph de Cardova, l'amiral espagnol, ne croyait avoir affaire qu'à neuf vaisseaux de ligne, et se fiant à son écrasante supériorité, il leur courut sus sans beaucoup d'ordre. Dans la matinée du 14, quand les deux flottes furent en vue, un épais brouillard dissimulait encore les véritables forces de l'amiral anglais. Cependant la vigie espagnole comptant plus de voiles qu'elle ne l'avait cru d'abord, s'en exagéra le nombre, et signala quarante vaisseaux de ligne. Ce faux avis jeta l'alarme, non-seulement au cœur de l'amiral, mais encore dans tous ses équipages. Il est vrai de dire que la marine espagnole était à cette époque on ne peut plus mal composée, ainsi que l'auteur énergiquement une pasquinade du temps publiée à Madrid. Elle annonçait la vente à bas prix des différents ordres de l'état; arrivés à bord ou se trouvant pêle-mêle les officiers de marine tout équipés, et les matelots y compris, le prospectus déclarait que ce lot serait donné pour rien, tout en offrant même une belle indemnité à la personne qui voudrait s'en débarrasser.

Sir John Jervis, profitant du désordre où se trouvait la flotte espagnole, porta ses vaisseaux formés en deux lignes. Cette manœuvre lui permit de couper par le centre la ligne ennemie, et neuf vaisseaux espagnols, sur lesquels il dirigea d'abord sa canonnade, furent contraints de se retirer sous le vent, assez loin pour ne plus prendre aucune part au combat.

(2) Voici le tableau des deux flottes: sous les ordres de sir J. Jervis, 2 vaisseaux de 100 canons, 2 de 98, 2 de 90, 8 de 74 et 1 de 64, plus 4 frégates, 1 sloop et 1 cutter; sous les ordres de don Joseph de Cardova, 1 vaisseau à quatre ponts de 106 canons, 6 vaisseaux à trois ponts de 112, 2 vaisseaux de 84, 18 de 74, plus 10 frégates et 1 brick.

Cardova, qui tenait à les rallier, cherchait à tourner par l'arrière les lignes anglaises, et peut-être, — car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point, — prétendait-il par cette manœuvre éviter d'en venir aux mains. Quoi qu'il en soit, Nelson, dont le vaisseau était à l'arrière-garde, prit sur lui de désobéir à l'ordre de manœuvre, tourna sa proue vers les Espagnols, et se précipita au milieu de leurs navires. Il se trouva pris entre deux trois-ponts; la *Santissima Trinidad*, de 136 canons, commandée par l'amiral Cordova lui-même, et le *San Josef*, de 112; alors accoururent, d'un côté, le capitaine Collingwood, sur l'*Excellent*, le capitaine Troubridge, sur le *Culloden*, et de l'autre le *Salvador del Mundo*, 112, le *San Nicolas*, 80, le *San Isidro*, 74, et deux autres navires de haut-bord. Le combat dura près d'une heure, plus inégal en apparence qu'en réalité, entre les trois vaisseaux anglais et le tiers de la flotte espagnole. Le *San Isidro*, foudroyé par l'*Excellent*, baissa pavillon le premier; le *Salvador del Mundo* amena aussi, et Collingwood aurait pu, en ne songeant qu'à sa gloire, assurer ces deux énormes prises; mais il vit Nelson obligé de faire tête à trois navires: — le *Santo Nicolas* et deux autres — qui le canonnaient à portée de pistolet, et, avant tout, il voulait venir en aide à son collègue. Le *Salvador*, dégagé un moment, releva aussitôt son pavillon, et voulut recommencer le combat; mais il fut capturé quelques moments après par un des vaisseaux anglais qui survinrent. Lorsque Collingwood arriva au secours de Nelson, les vaisseaux engagés étaient tellement près l'un de l'autre, que les boulets de l'*Excellent*, traversant de part en part la coque du *San Nicolas*, allaient frapper sur les bordages du *Captain*. Le combat ne dura guère sur ce point. Collingwood, après avoir débarrassé Nelson, attaqua la *Santissima Trinidad*, et Nelson lui-même, reprenant l'offensive, tout maltraité que fut son navire, aborda le *San Nicolas*, sur lequel flottèrent bientôt les couleurs britanniques; alors, comme le *San Josef*, de 112 canons, commençait à faire feu sur le vaisseau capturé, Nelson et ses marins s'élançèrent, par dessus leur nouvelle conquête, à l'abordage de ce gigantesque navire. C'est à ce moment que l'impétueux commodore poussa un cri où son âme enthousiaste se peignait tout entière: « *Westminster Abbey ou la victoire!* » répéta-t-il plusieurs fois en brandissant son couteau d'abordage. Tout plia devant cet élan furieux; et en arrivant sur le gaillard d'arrière, Nelson y trouva le capitaine du *San Josef* prêt à lui remettre son épée; le reste des officiers en fit autant, et le commodore, embarrassé de toutes ces armes qu'on lui présentait, les passa une à une à un de ses matelots de l'*Agamemnon*, qui, le plus froidement du monde, entassait sous son bras le glorieux trophée; un autre matelot, par un mouvement tout anglais, yint serfer la main de son capitaine, en lui disant qu'il était charmé de le rencontrer là, et fort empressé de saisir une occasion qui ne se présenterait peut-être pas de sitôt. La victoire, du reste, était chère-

ment expiée: le *Captain* avait eu vingt-trois hommes tués et cinquante-six blessés; il ressemblait, entre ses deux magnifiques prises, à la carcasse d'un navire échoué; son mat de hune d'avant avait été abattu; il ne lui restait ni une voile entière, ni un hauban, ni un cordage, et la roue avait été emportée par un boulet. Plusieurs autres navires anglais, également maltraités, se trouvaient pour le moment hors de combat, et la flotte espagnole, malgré ses pertes, était encore assez forte pour recommencer l'action; surtout vers le soir, lorsque les neuf vaisseaux dont nous avons parlé au commencement eurent pu rallier leurs camarades. Mais l'amiral espagnol, au lieu de commander l'attaque, ouvrit un conseil de guerre sur l'état de la flotte et les chances d'un nouvel engagement; neuf de ses officiers se déclarèrent ouvertement contre cette mesure; d'autres répondirent qu'elle réclamait un ajournement; le *Pelayo*, et le *Principe Conquistador* furent les seuls à demander qu'on les menât au combat.

Les résultats matériels de cette bataille navale furent la prise du *San Josef*, du *Salvador del Mundo*, du *San Nicolas* et du *San Isidro*; deux vaisseaux de 112 et deux de 74. La *Santissima Trinidad*, ce colosse maritime, successivement aux prises avec Jervis et Collingwood, s'était rendu à l'*Orion*, capitaine Saumarez (3). Mais, satisfait de l'avoir vu arborer le pavillon blanc surmonté de l'*Union Jack* britannique, cet officier distingué courut à de nouveaux exploits, et laissa au vaisseau qui le suivait le soin d'assurer la prise. Ce vaisseau, par malheur, ne vit pas, entouré de fumée, le signal de la défaite, et quoique démantelée, la *Santissima Trinidad* profita pour s'éloigner du répit qu'on lui laissait. Au reste, ces résultats n'étaient rien, comparés à l'effet moral de la victoire. La flotte espagnole rentrait à Cadix dans un état complet de découragement, et avec le sentiment de sa faiblesse. L'Europe étonnée apprit, au contraire, que l'habileté maritime et le courage des Anglais leur assuraient la victoire contre des ennemis deux fois plus nombreux. Le bombardement de Cadix, qui suivit de près, devait ajouter à la terreur dont furent frappés les ennemis de la Grande-Bretagne, en apprenant la victoire du cap Saint-Vincent (4).

(3) Maintenant lord de Saumarez.

(4) La plupart des détails relatifs à la bataille du cap Saint-Vincent et à la part que Nelson y prit, sont extraits d'un mémorial rédigé par lui-même; nous avons dû nous résoudre à les abrégé. Ainsi nous n'avons parlé ni des cris d'admiration poussés par chaque vaisseau de la flotte, à mesure qu'ils défilaient devant le capitaine après le combat, ni d'une plaisanterie qui fut faite le soir même à propos du *Nelson's patent bridge*, que l'on prétendait inventé par le commodore pour aborder les vaisseaux de haut-bord. Il faut bien se résoudre, même dans les plus longs récits, à n'être jamais complet.

(La suite à demain.)

même, la valeur de 108 liv. 6 sh. 8 d. de monnaie irlandaise ayant été rendue simplement égale à 100 liv. de monnaie anglaise, il s'ensuivit que lorsque le change entre la Grande-Bretagne et l'Irlande était à 8 1/3 pour cent contre cette dernière, on disait qu'il était au pair. Dans les huit années qui précédèrent 1797, lorsque le papier en circulation de l'Angleterre et de l'Irlande pouvait être converti en or, le change entre Londres et Dublin variait de 7 1/2 à 9 pour cent; c'est-à-dire de 5/6 pour cent en faveur de Dublin, à 2/3 pour cent contre la même ville. En septembre 1798, il était tombé à 6 pour cent ou 2 1/3 pour cent en faveur de Dublin. Le montant des billets de banque d'Irlande dans la circulation, en janvier 1797, s'élevait seulement à 621,917 liv.; mais en avril 1801, il était allé jusqu'à 2,286,471 liv., et le change était alors à 14 pour cent ou 5 2/3 pour cent contre Dublin. En 1803 les billets de banque de l'Irlande en circulation avaient atteint le chiffre de 2,707,956 liv., et en octobre de la même année, le change s'élevait à 17 pour cent, c'est-à-dire à 8 2/3 pour cent contre Dublin. Le fait du change entre Londres et Dublin variant si peu du pair réel, pendant les huit années qui précédèrent la mesure de la cessation des paiements en argent, montre que le papier en circulation entre la Grande-Bretagne et l'Irlande avait été réglé avec une grande précision, suivant les besoins des deux pays. Mais dans de telles circonstances il était évidemment impossible, en supposant que la valeur du cours anglais restât stationnaire, que la quantité du papier irlandais pût être quintuplée dans le court espace de six années, sans rendre le cours de l'Irlande relativement surabondant, et sans faire tomber sa valeur au-dessous de celle du cours de l'Angleterre. Si la banque d'Angleterre avait augmenté le nombre de ses billets dans la même proportion que la banque d'Irlande, alors, comme le cours des deux pays eût été également déprécié, le change entre les deux places aurait continué au pair. Mais tandis que les billets émis par la banque d'Irlande s'élevaient de la somme de 621,917 liv. à 2,707,956 liv., ou dans la proportion de 4 à 3, ceux de la banque d'Angleterre montaient seulement de 8,181,843 liv., en janvier 1797, à 16,505,272 liv., ou dans la proportion de 1 à 1.8. Si la banque d'Angleterre n'avait pas augmenté ainsi ses émissions, le change eût été encore plus défavorable à Dublin. Lorsque la marche de la dépréciation changea et que le cours de l'Irlande profita en conséquence d'une plus rapide dépréciation qui eut lieu en Angleterre, un changement correspondant se fit sentir dans les changes. En 1803, lorsque le change était nominale de 10 pour cent contre Dublin, les émissions de la banque d'Angleterre montaient à 16,505,272 liv., et celles de la banque d'Irlande à 2,707,956 liv.

Dans les années qui s'écoulèrent de 1805 à 1808, les émissions de cette dernière banque diminuèrent. En 1810 elles avaient augmenté et s'élevaient à 3,251,750 liv., ne présentant toutefois qu'un accroissement d'environ 543,794 liv. dans l'espace de sept années, ou au taux de 2 et 6/7 pour cent par an; mais d'un autre côté, dans la même période de 1803 à 1810 les émissions de la banque d'Angleterre étaient montées de seize millions et demi jusqu'à plus de vingt deux millions et demi, ou au taux de 5 p. c. par an. Ajoutons à cela qu'il faut remarquer qu'en 1807 il existait cinquante banques reconnues en Irlande, et que leur nombre et leur valeur eurent considérablement augmenté, assez même pour contrebalancer une grande augmentation dans les émissions de la banque d'Irlande. Alors, le contre-coup naturel de tous ces faits se fit sentir en Angleterre.

En 1806 il existait dans cette contrée que 386 banques de provinces; et en 1810, ce nombre, au lieu d'être diminué, comme en Irlande, était arrivé au chiffre de 721, ayant au moins, dans la dernière période, trois fois autant de billets en circulation que dans la première. Aussi, l'on voit que dans les années qui s'écoulèrent entre 1797 et 1804, la quantité de papier était augmentée en Irlande, et par conséquent, sa valeur ayant éprouvé une baisse plus forte qu'en Angleterre, le change entre Londres et Dublin devint proportionnellement défavorable à cette dernière ville, et d'un autre côté on remarque que dans les six années qui suivirent 1804, le papier en circulation en Angleterre augmenta plus rapidement que le papier de l'Irlande, sa valeur relative diminua, et le change nominal devint plus favorable à Dublin.

Les effets produits sur le change avec la France par l'émission exagérée des assignats, et avec l'Amérique par l'émission excessive du papier des banques d'état, sont encore de nouvelles preuves du même fait, à savoir, qu'une imprudente émission de papier dans la circulation doit produire un change nominal contraire.

(La suite de demain.)

Theâtre-Royal-Français.

Samedi 13 juin, représentation n° 5.

La Fille du Régiment.

Opéra Comique en 2 actes, paroles de M. Planard, musique de Donizetti.
M. PRILLEUX, première basse comique, remplira celui de *Sulpice*.
LE PAUVRE JACQUES.
Comédie-vaudeville en un acte.
M. E. JOLLY, deuxième amoureux remplira le rôle de Marcel.

ANNONCES.

VERLOREN

tusschen de *Vijverberg* en het laatste huis *Bezuidenhout*, een plat, gouden, gewerkt **DAMES-HOROLOGIE**, met eene gouden *Ketting* en *Sleutel*, en de *Sleutel* van een **Kistje** aan een *zwartjden koord*.
Wie het terug brengt aan den Lt.-Generaal van Limburg-Stirum op den *Bezuidenhoutschen Weg*, zal eene goede belooning ontvangen.

TENTOONSTELLING VAN VIER EN TWINTIG

SCHILDERIEN,

vervaardigd door

de heeren *D. Bles, J. Bosboom, F. Breukhaus de Groot, F. A. Breukhaus de Groot, R. Craeyvanger, J. F. van Deventer, J. C. Elink Sterk, C. Hamburger, C. 't Hoen, J. B. Jongkind, H. F. C. ten Kate, E. Koster, M. A. Kuytenbrouwer, J. C. Merz, Louis Meyer te Parijs, van Oosterhout, Ch. Rochussen, Radin Saleh, Ary Scheffer te Parijs, J. Stroebel, G. G. Verburgh, P. G. Vertin, J. Weissenbruch, P. T. van Wyngaerd.*

en bestemd ter **VERLOOTING**, met andere Voorwerpen van Kunst, onder de **INTEEKENAREN OP DE KUNSTKRONIJK**.
Deze Tentoonstelling zal dagelijks geopend zijn, van Maandag den 15 tot Zaterdag, den 27 Junij, in een *Locaal van het Akademiegebouw; aan den Boschkant*, van des middag, twaalf tot vier uren. De toegang wordt verleend tegen betaling van 25 cents, ten voordeele der algemeene Armen dezer stad.
K. FUBBI,
Uitgever van de *Kunstkrans*.

SOCIÉTÉ DE PAQUEBOTS A VAPEUR

ENTRÉE.

le Havre et la Hollande.

Le steamer **Rotterdam**, capitaine **COUTARD**, partira de Rotterdam, le matin du lundi, 15 Juin.
S'adresser à **M. Smith & Co, Boompjes, A. 170**, à Rotterdam.

Un **Jeune Suisse**, ayant accompagné une Famille qui s'est embarquée à Rotterdam pour l'Amérique, et se trouvant en retour ici pour le continent, offre ses services à Messieurs les voyageurs se rendant en Allemagne, la France, la Suisse ou l'Italie, parlant Français, Anglais et Italien. Il peut offrir les meilleurs témoignages possibles sur sa moralité. — Sécurité et bonne conduite. — S'adresser au bureau du *Journal de La Haye* qui informera.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 12 Juin.

	COURS	OUVERT	FERMÉ
11 Juin			
Dette active	59 1/2	59 1/2	60
Dito dito	72 1/2	72 1/2	72 1/2
Dito en liquidation	3	72 1/2	72 1/2
Dito dito	92 1/2	92 1/2	—
Dito des Indes	4	—	—
Syndicat	4	99 1/2	—
Dito	3	—	—
Société de Commerce	170 1/2	169 1/2	170
Act. du lac de Harlem	—	—	—
Chemin de fer du Rhin	—	—	—
Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	—	105 1/2	—
Dito dito 1828 & 1829	—	104 1/2	—
Inscript. au Grand Livre	—	67	—
Certificats au dit	—	—	—
Dito inscriptions 1821 & 1822	—	98 1/2	—
Emprunt de 1840	—	89 1/2	—
Id. chez Stieglitz & Comp. 4	—	88 1/2	—
Passive	—	—	—
Dette différée à Paris	—	—	—
Deferré	—	—	—
Espagne	—	—	—
Ardoin	—	19 1/2	—
Obligations Goll. & Comp	—	103	—
Autriche	—	—	—
Dito métalliques	—	—	—
Dito dito	—	—	—
France	—	—	—
Pologne	—	—	—
Brésil	—	—	—
Portugal	—	—	—
Obligations à Londres	44 1/2	42 1/2	44

Bourse de Paris du 11 Juin.

France	120 05	—
Espagne	32 85	—
Naples	102 65	102 65
Pays-Bas	—	—
Belgique	—	—
États-Unis	—	—

Les nouvelles de l'Angleterre donnent de l'inquiétude à nos spéculateurs et la hausse et les fonds s'en ressentent.

Bourse d'Anvers du 12 Juin.

Métalliques, 5 % p. — Naples, 5 % p. — Ard., 5 % 1/2 p. — Dette différée ancienne, 5 % p. — Passive 5 % p. — Lits de Hoop, 60 p. — Cours après la Bourse (2 1/2 heures), Ardoin, sans variation.

LA PERTE DES DENTS RÉPARÉE.

SANS EMPLOI DE FIL D'ARCHAL OU DE MOYEN DE SUTURE.

DENTS DÉCHAUSSÉES AFFERMIES ET PLOMBAGE DES DENTS CARIÉES,

à l'aide du ciment marmoratum.

M. Joseph Hes, Chirurgien-Dentiste examiné par la Faculté, connaît avec succès l'application de son nouveau système, pour la pose de dents artificielles et minérales, d'une matière indestructible, ayant leur émail naturel et répondant à toutes les exigences de la mastication et de la parole. C'est une vérité incontestable que la perte des dents défigure les plus beaux visages, gêne la prononciation et rend l'opération de la mastication incomplète, résultat qui réagit si déplorablement sur l'action importante d'une bonne digestion.

Une expérience de plusieurs années et de nombreuses leçons suivies avec persévérance auprès des meilleurs mécaniciens de Londres, ont mis **M. Joseph Hes** en état de poser, suivant son système, les dents artificielles et minérales de manière à satisfaire toutes les exigences, ainsi que le prouvent les certificats les plus authentiques. Dans les mille et mille circonstances qui se sont présentées pour faire l'application de son procédé, jamais il n'a manqué une seule de ses opérations; soit dans les poses des dents, soit dans le plombage des dents cariées à l'aide du ciment *marmoratum*, dont il est le propriétaire et l'inventeur. Ce ciment est appliqué, sans causer la moindre douleur, sans faire éprouver la moindre chaleur, la moindre pression dans la

bouche, et il rend les dents cariées aussi saines, aussi fortes qu'auparavant.

L'emploi de son **Elixir Odontalgique** qui calme et enlève la douleur de dent la plus aiguë, rend inutile la pénible opération d'arracher les dents, et dont une goutte suffit pour arrêter les plus violents maux de dents, se vend chez lui par flacon, et certes aucune famille ne voudra être privée d'un remède si efficace.

Son **Dentrice-Tincteur** qui se vend également par flacon, est un remède sûr contre la mauvaise haleine, de la stomatite, contre le scorbut et la carie qu'il prévient, et qui agit avec efficacité.

M. Joseph Hes contracte des engagements avec des familles, ainsi qu'avec chaque personne qui voudra l'honneur de sa confiance. Ses prix sont fixés avec une grande modération.

Il est à consulter tous les jours, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures après-midi, pour toutes les opérations qui concernent son art.

On est prié d'affranchir les lettres. Adresse: *Nieuwe Markt*, N. n° 144, près du *Wagenstraat*, à La Haye.

Chez tous les libraires de l'École de Médecine, et chez le docteur **GIRAudeau de SAINT-GERVAIS**, visible de 10 à 3 heures, rue Richer, 6 bis, à Paris.

ITALIE, GRÈCE, TURQUIE,

SOUVENIRS DE VOYAGE.

PAR **M. GIRAudeau de SAINT-GERVAIS**,
A bord du *Porpoise*, armé en guerre pour cette expédition scientifique.
Un vol. in-8. Prix: 6 fr.; par la poste, 8 fr.
Le ministre de l'Instruction publique, suivant sa lettre du 11 décembre 1838, a fait parvenir à toutes les bibliothèques du royaume un exemplaire de ce voyage en Orient.

GUIDE PRATIQUE

POUR LE TRAITEMENT

DES MALADIES DE LA PEAU,

PAR

GIRAudeau de SAINT-GERVAIS,
Docteur-médecin de la Faculté de Paris, ex-interne des hôpitaux, ancien membre de l'École pratique.

Un vol. in-8. de 700 pages, avec portrait, et 5 planches gravées sur acier, représentant **TRENTE-DEUX** sujets coloriés. Prix: 6 francs, et 8 fr. franco, sous bandes; par la poste.

TRAITE COMPLET

DES MALADIES SYPHILITIQUES,

On étudie comparées de toutes les méthodes qui ont été mises en usage pour guérir ces affections, qui de réflexions pratiques sur les dangers du mercure et l'insuffisance des antisyphilitiques. — 1 vol. de 800 pages, avec le portrait de l'auteur, par Vigneron, et 25 gravures coloriées. — Deuxième édition. Prix: 6 fr.; par la poste, franco, 8 fr.

PAR **GIRAudeau de SAINT-GERVAIS**,
Rue Richer, 6 bis, à Paris, visible de dix à trois heures.

PRÉCIS HISTORIQUE DU POITON.

PAR **M. GIRAudeau de SAINT-GERVAIS**,
Docteur-médecin de la Faculté de Paris, ex-interne des hôpitaux, ancien membre de l'École pratique.

Un vol. in-8. de 100 pages, avec portrait, et 5 planches gravées sur acier, représentant **TRENTE-DEUX** sujets coloriés. Prix: 6 francs, et 8 fr. franco, sous bandes; par la poste.

On peut s'adresser avec toute confiance aux pharmaciens

Coup d'œil sur les doctrines médicales; De la peau considérée dans sa texture anatomique; Préhistoire des maladies de la peau; De la classification des maladies de la peau; Base de la classification de Plenck (1776), de Willan (1798); De *M. Alberty*; de l'Erysipèle; Rougeole; Scarlatine; Urécaire; Miliaria; Gales scabieuses; Variole; Vaccines; Anémie; Prurigo; Ecthyma; Teinte bronzée de la peau; Albinisme et Vitiligo; Lupus. — L'auteur décrit ensuite avec le plus grand soin les *Ulcères dartreux*, *variqueux*, *Cancers*, *Scrofules*, *Chute des cheveux* et de la barbe; et, après avoir cité les méthodes les plus en réputation, il indique le traitement qu'on doit suivre pour guérir les Syphilides, Eruptions, contagion syphilitique; Formulaire; Table analytique détaillée; Analyses et comptes rendus; Traités des maladies syphilitiques, avec Planches coloriées, représentant les affections de la peau.

Il guérit les écoulements et toutes les maladies secrètes, quelque anciennes qu'elles soient, et chez l'auteur, visible de 10 à 3 heures, rue Richer, 6 bis, à Paris. On peut prendre des renseignements pour en être sûr, et qui se chargeront de faire venir le traité et de vous le faire parvenir.

Principaux Chapitres:
Origine de la syphilis, son principe. — De la génération chez l'homme et chez les animaux. — Maladies héréditaires. — De l'onanisme. — Divers modes de contagion. — Maladie primitive, écoulement, fluxus blennorrhagiques, moyens de les guérir radicalement. — Ulcères des membranes muqueuses chez l'homme et chez la femme, écoulements. — Affections cutanées, telles que *impétigo*, *herpès*, *Dartres*, *surdites*, *ophthalmies*, *boutons*, *apoplexie*. — *Chute des cheveux* et des dents, *gouttes*, *rhumatismes*, *douleurs*, *névralgies*, *névralgie*, *névrose*, *hydrocèle*, *hydropisie*, *mélancoles*, *apoplexie*, *trouble métriel interne et externe*, *frictions*, *fumigation*, *sulfure*, *liqueur de Van-Swieten*, etc. — Accidents causés par le mercure, tels que la folie, l'épilepsie, l'hypochondrie, la paralysie, le marasme. Danger des préparations d'or et d'ibde. — Du traitement par les végétaux, réglé par leur administration. — Du copahu et du poivre cubèbe. — Examen des moyens préservatifs. — De la prostitution ancienne et moderne et de son traitement dans Paris. — Recueil de 150 formules de remèdes antisyphilitiques, les plus usités dans tous les pays.

toutes les maladies secrètes, quelque anciennes qu'elles soient, et chez l'auteur, visible de 10 à 3 heures, rue Richer, 6 bis, à Paris. On peut prendre des renseignements pour en être sûr, et qui se chargeront de faire venir le traité et de vous le faire parvenir.